

BRAZZA (DE) (*Pierre-Paul-François-Camille*), Comte Cergneu, ou Tchiernovo, ou Savorgnan de Brazza (Rome, 26.1.1852-Dakar, 14.9.1905). Fils d'Ascagné et de Giacinta Simonetti. Appartenait à une famille noble du Frioul qui s'exila après la reprise de la Vénétie par l'Autriche. Sa mère était également d'une famille patricienne qui avait donné des doges à la République de Venise.

D'éducation catholique, il ne voulut pas assister à l'occupation de la Rome des Papes par les troupes de Garibaldi et partit en 1868 pour la France. Ayant satisfait à l'examen d'entrée, il fut admis à l'École Navale à titre étranger. En 1870, à sa sortie du « Borda », il fut embarqué comme aspirant sur la frégate cuirassée « La Revanche ». A la déclaration de guerre avec l'Allemagne il demanda la nationalisation française; mais par suite des lenteurs administratives, elle ne fut accordée qu'en 1873. Il se trouvait alors sur la « Vénus », stationnant à Libreville, à l'estuaire du Gabon. Devenu Français, il dut rétrograder au rang de simple matelot, passer un examen de capitaine au long cours et fut alors réinscrit dans la marine de guerre comme enseigne auxiliaire.

Un rapport qu'il avait fait parvenir au Ministre de la Marine, sur la possibilité d'utiliser l'Ogôoué comme voie de pénétration pour l'influence française dans l'intérieur de l'Afrique, avait attiré sur lui l'attention du Gouvernement de la République. En 1874, le projet qu'il avait formé prend corps. Il est chargé d'explorer l'Ogôoué, fleuve qui se jette dans l'Atlantique au Sud du Gabon et de Libreville, avec un débit tel qu'on pouvait lui attribuer un cours très long et un bassin très important. Récemment, une expédition commandée par le marquis de Compègne l'avait remonté jusqu'à 400 km de son embouchure, et le docteur allemand Otto Lenz avait atteint un point situé à 100 km plus loin; mais au delà, les chutes et les rapides, autant que l'hostilité des naturels, le rendaient infranchissable.

Brazza s'adjoint Ballay, étudiant en médecine; Marche, naturaliste; Hamon, quartier-maître de la marine; un interprète gabonais et un certain nombre de laptois sénégalais. L'Etat et divers organismes ne lui ont alloué que de faibles crédits, mais il y suppléa au besoin en engageant sa fortune personnelle. En réalité, sa réussite sera due non point tant à des moyens matériels qu'à l'ascendant considérable acquis sur les indigènes par des méthodes qui, il faut le dire à son honneur, sont toutes pacifiques. Il avait l'art de temporiser, de se ménager partout des complications et, au besoin, de payer d'audace. Aussi, en dépit de l'insalubrité du climat et des obstacles qui s'accumulaient sans cesse sur sa route, il avança pas à pas au milieu de peuplades féroces devant lesquelles avaient dû reculer tous ses prédécesseurs.

Parti de la côte au début de 1875, après deux ans de patience et d'efforts, il atteignit le point où l'Ogôoué, devenu une mince rivière, reçoit, à 720 km de son embouchure, un affluent de droite, la Passa, et y fonda une station qui devait s'appeler Franceville. A partir de ce point, marchant à l'Est, il franchit la ligne de partage qui sépare le bassin de l'Ogôoué de celui du Congo et découvrit, coulant vers l'Est, une grosse rivière appelée l'Alima; les indigènes lui affirmèrent qu'elle allait finalement se jeter dans la Grande Eau, c'est-à-dire dans le Congo. Renonçant à descendre l'Alima, dont les guerriers apfouours lui disputaient le passage, et après la seule bataille qu'il eut à livrer au cours de son expédition, il poussa alors une pointe vers le Nord, jusqu'à un cours d'eau coulant d'Ouest en Est, que les indigènes appelaient la Licona. Il le prit à tort pour un nouvel affluent du Congo, erreur qui allait avoir des conséquences importantes en 1885, au moment de la fixation de la frontière avec l'Etat Indépendant.

Après avoir atteint ce point extrême, l'expédition épuisée reprit, en juillet-août 1878, le chemin de Franceville et, bientôt après, celui de la côte. Avant la fin de l'année, Brazza était rentré en France. Il allait y apprendre la surprenante odyssee de Stanley, qui, descendant pour la première fois le Congo depuis Nyangwe, était parvenu à franchir les cataractes qui obstruent son cours entre le Pool et la mer et à atteindre son embouchure en août 1877. La relation de Stanley était accompagnée d'une carte où Brazza pouvait reconnaître le confluent des cours d'eau dont il avait suivi les branches supérieures, mais elle établissait aussi la nécessité, pour lancer sur le fleuve des embarcations permettant une exploration détaillée, d'ouvrir au préalable une route d'accès le long des cataractes.

C'est en profitant des leçons de Stanley que Brazza conçut alors le projet de le devancer sur le Haut-Congo, en utilisant la voie de l'Ogôoué, qu'il venait d'ouvrir. Sans perdre de temps et en évitant de donner l'éveil à l'Association Internationale Africaine, dont le Roi Léopold était alors l'animateur et Stanley l'agent d'exécution, il partit sans mandat officiel, après avoir commandé le matériel de navigation et recruté le personnel nécessaires.

En 1879, au moment même où Stanley, sans défiance, est occupé à s'ouvrir péniblement un chemin partant du Bas-Fleuve, Brazza remonte précipitamment l'Ogôoué, renonce à la voie de l'Alima, décidément trop bien défendue par ses riverains, mais emprunte celle du Lefini, qui lui permet de déboucher enfin sur le Congo, un peu en amont de Kwamouth. Là il apprend qu'il se trouve en pays bateke, dont le grand chef Makoko réside à peu de distance à l'Ouest du confluent qu'il vient d'atteindre. Or Makoko posséderait, dit-on, des droits héréditaires qui s'étendent le long du fleuve jusqu'au Stanley-Pool et qui débordent même en certains points sur la rive gauche. Muni de ces informations, Brazza n'hésite pas un seul instant. Il se rend immédiatement chez le chef bateke, use avec lui de ses moyens de séduction habituels et en obtient pour la France la concession d'un certain nombre d'emplacements, dont le principal doit se trouver à M'Fa, sur la rive droite du Pool, juste à l'endroit où l'on pense que doit déboucher Stanley.

Brazza descend en personne à M'Fa, qui s'appellera plus tard Brazzaville, y plante le drapeau français et charge de le garder le sergent sénégalais Malamine, qui a toute sa confiance et qui doit montrer à l'arrivée de Stanley la copie du traité passé avec Makoko (3 octobre 1880). Puis se dirige vers la mer, en suivant la rive droite du fleuve d'aussi près que possible, et rencontre à Vivi, le 7 novembre, Stanley, fort étonné de le voir et passablement mystifié par les propos qu'il tient au sujet des nouvelles acquisitions territoriales de la France.

Rentré peu après à Libreville et n'y trouvant pas la chaloupe démontable réservée au Congo et le personnel blanc qu'il destinait aux nouvelles stations, Brazza, malgré son

état d'épuisement, décide de remonter encore l'Ogôoué pour consolider son œuvre et ravitailler notamment Malamine; mais il reçoit bientôt l'ordre de rentrer en France et de remettre son commandement au lieutenant Mizon. Il retourne à la côte par les vallées du Niari-Kwilu et du Shiloango.

A Paris, il trouve l'opinion française, encore fascinée par l'aventure de Stanley, peu disposée en sa faveur. Mais il entame une vigoureuse campagne pour justifier sa conduite et bientôt se voit traité en triomphateur. L'Académie des Sciences lui décerne le Prix Delandré-Guériniaux et la Chambre des Députés ratifie le traité qu'il a passé avec Makoko, malgré les protestations de Stanley et du Comité du Haut-Congo, dont les droits de premier occupant sur le Pool se trouvent ainsi gravement lésés (novembre 1882).

Nommé à trente et un ans lieutenant de vaisseau en même temps que Commissaire Général de la République dans l'Ouest africain, Brazza retourne en Afrique, cette fois accompagné d'un nombreux état-major et pourvu de sérieux moyens d'action. Dès son arrivée il commence par assurer à la nouvelle colonie française une couverture vers le Sud en même temps qu'un accès facile sur l'océan, en obtenant du roi de Loango la concession de l'embouchure du Kwilu et de la baie de Pointe-Noire, futur port et point de départ d'une voie ferrée vers Brazzaville.

Au cours des années qui vont suivre et jusqu'en 1897, date de sa mise en disponibilité par le ministre Méline, Brazza, aidé de collaborateurs choisis, se dépense sans compter pour organiser les territoires qu'il vient d'acquérir à la France et les étendre dans toutes les directions, non sans des conflits parfois très acrimonieux avec les puissances voisines, l'Etat Indépendant et le Portugal d'abord, puis en fin de compte l'Allemagne et la Grande-Bretagne.

Nous citons pour mémoire parmi les faits marquants de cette période, l'envoi de Chavannes à Brazzaville (à laquelle le nom de son fondateur est donné à l'intervention de la Société de Géographie), le voyage de Dollis de Loango à Brazzaville puis à la Sanga et, finalement, en 1885, à l'Ubangi, où il établit sur la rive gauche le poste de Koundja. Ceci va permettre à la France de revendiquer une extension orientale beaucoup plus importante que celle prévue par la Convention du 5 février 1885, où était indiquée une frontière Licona-Koundja d'une imprécision géographique flagrante.

En 1885, au moment où la Conférence de Bruxelles, d'où devait sortir l'Etat Indépendant du Congo, se réunissait, Brazza, venu

en France, provoquait, sous les auspices de la Société de Géographie, une réunion au Cirque d'Hiver pour agiter la question de l'Ubangi. Il utilisait en ce moment comme émissaires en Afrique son frère Jacques et l'Italien Attilio Pecile, si adroitement, qu'en 1887 il obtenait définitivement gain de cause et que le Gouvernement français le renvoyait à son poste avec des pouvoirs plus étendus.

Les dispositions agressives que le gouverneur avait toujours montrées quand il s'agissait d'étendre les droits de la France n'étaient pas calmées pour autant. Les prétentions allemandes sur le Cameroun, affirmées à la suite du voyage de Nachtigall en 1885, obligèrent Brazza à effectuer de ce côté une série de démonstrations. La première mission Crampel, sans essuyer le désastre de la seconde, massacrée en 1890 près du Chari, n'en eut pas moins une fin assez malheureuse. Beaucoup plus à l'Est, en se servant de Liotard, Brazza essaya encore de déborder les Belges sur l'Uele et il encouragea les débuts de la mission Marchand, qui, en 1897, devait mener à l'aventure de Fachoda.

En cette même année 1897, Brazza, dont l'administration, sinon les méthodes d'expansion et de conquête, avait toujours été vivement critiquée, est brusquement mis en disponibilité, et il apprend cette nouvelle sans ménagements, alors que, rentrant en congé, il séjournait à Alger pour retrouver des forces avant d'affronter le climat de la France, devenu trop dur pour lui. Mais, une fois de plus, grâce à son prestige personnel et au souvenir des éclatants services qu'il avait rendus à sa patrie adoptive, il parvient à rétablir la balance en sa faveur. Cependant, pour l'explorateur de l'Ogôoué et le fondateur de Brazzaville, pour celui qui a acquis à la France un territoire d'un tiers plus grand que la métropole, le repos s'imposait en raison de l'état très délabré de sa santé. Il est nommé Gouverneur Général honoraire des Colonies et, sur le rapport de Charles Dupuy au Sénat, la reconnaissance nationale lui vote une pension, réversible en partie sur les siens, manifestation dont on n'avait pas vu d'exemple depuis Pasteur.

En 1895, Pierre de Brazza s'était marié. Il

avait épousé Thérèse de Chambrun. L'affection et les soins dévoués de sa femme l'avaient beaucoup aidé à supporter les dernières et dures années d'Afrique. A Paris, où il se fixa définitivement, elle lui créa un foyer où, près d'elle et de ses quatre enfants, il passa dans une paisible retraite les dernières années de sa vie.

Toutefois il s'intéressait toujours aux choses de l'Afrique et particulièrement à cette Afrique Equatoriale française qui lui devait son existence. Or depuis son départ et particulièrement à partir de 1903, date de la mise en application de la circulaire du gouverneur Emile Gentil sur le recouvrement de l'impôt indigène, de nombreuses plaintes sur les abus de l'administration française à l'égard des noirs se faisaient jour. Le Parlement s'émut. Le Ministre des Colonies, alors M. Clémentel, décida l'envoi d'une mission d'enquête et demanda à Brazza, dont les sentiments paternels pour les indigènes étaient bien connus, d'en prendre la tête. Bien qu'il ne fût pas physiquement en état de répondre à l'appel, l'ancien gouverneur partit le 9 avril 1905. Il fut accueilli par les noirs avec des manifestations touchantes et tint à suivre un itinéraire qui le conduisit de l'Ogôoué jusqu'à l'Ubangi et aux confins du Tchad. Partout on constata des abus et Brazza revint de Fort Crampel avec des dossiers lourdement chargés et des propositions de sanctions sévères contre certains fonctionnaires. Mais il avait outrepassé ses forces et il rentra à Brazzaville fort malade. Transporté à la côte, puis sur le « Maceio », on dut le débarquer mourant à Dakar. C'est là qu'il rendit le dernier soupir, le 14 septembre 1905, à l'âge de 53 ans. La France lui fit des funérailles nationales et, en lui érigeant un mausolée à Mustapha, répondit au vœu qu'il avait formé de reposer en terre africaine.

C'est à Alger que la comtesse Savorgnan de Brazza, fidèle au culte du grand homme qu'elle avait épousé, est morte, très âgée, le 17 janvier 1948.

On sait comment Brazza apparut à Stanley : de haute stature, le teint brun, rompu de fatigue, portant un reste d'uniforme et suivi de quelques laptots armés. Souvent son équipage était plus simple encore ; mais, quel que fût son dénuement, avec sa barbe

noire, le burnous dont il se couvrait volontiers et surtout la distinction qu'il tenait de sa race, il savait conserver l'allure et la prestance d'un émir.

Si la France doit beaucoup à Brazza, c'est peut-être parce qu'il n'est pas né chez elle. A une échelle moindre, et plus diplomate que guerrier, il fait penser à Bonaparte. Son mélange de fortitude et de cautèle, de souplesse et de ténacité, son goût du risque et du pouvoir, sa condescendance un peu ostentatoire pour les faibles et les indigènes sont des traits apparemment italiens. Dans la discussion comme dans l'action, il était un escrimeur redoutable, avec une préférence pour les bottes secrètes. Personnellement il était entièrement désintéressé. Il eût fait en d'autres temps et dans la patrie de Jules II et de Machiavel, un merveilleux condottiere, moins la versatilité et l'âpreté au gain, sacrifiant tout à l'avantage du Prince. Le Prince, pour lui, ce fut la France. La façon dont il s'y prit pour lui conquérir un empire restera l'une des plus étonnantes aventures de la fin du XIX^e siècle.

5 novembre 1948.

R. Cambier.

On trouvera dans presque tous les ouvrages consacrés à l'établissement des Belges en Afrique des allusions à l'œuvre de Brazza. Pour les détails de sa biographie, consulter : Général de Chambrun, *Brazza*, Paris, Plon, 1930. — Eydoux, *Savorgnan de Brazza*, Clamecy, 1932. — Maria de Crisenoy, *Le héros du Congo. Pierre Savorgnan de Brazza*, Paris, éd. Spes, 1936. — L. Poirier, *Brazza ou l'Épopée du Congo*, Tours, Mame, 1940. — *Revue Universelle*, 1905, art. *Brazza*, p. 542. — O. de Chavannes, *Avec Brazza*, mars 1885-janvier 1886, Paris, Plon, 1935. — Neuville et Bréard, *Les Voyages de Savorgnan de Brazza*, Paris, Berger-Levrault, 1884. — Ney, *Conférences et lettres de Savorgnan de Brazza*, Paris, Dreyfous, 1887. — A. Veisthoffer, *Vingt ans dans la brousse africaine. Souvenirs d'un ancien membre de la Mission de Brazza (1885-1905)*. — Am. Britsch, *Histoire de la dernière mission Brazza, Correspondant*, 1906.

Pour les démêlés avec Stanley, voir P. Daye, *Stanley*, Paris, Grasset, 1936. — L. Jalabert, *L'A.E.F. (Brazza et Stanley)*, *Rev. Congo*, 1932. — Stanley, *Cinq années au Congo*, Bruxelles, 1885-1886, pp. 152 et seq., 195, 199, 200.

Pour les négociations à propos de l'Ubangi, voir R. P. L. Lotar, *La Grande Chronique de l'Ubangi*, Bruxelles, *Mém. I.R.C.B.*, Falk, 1937.